



KAMEL
DAOUD

Meursault,
contre-enquête

roman

Aujourd'hui, M'ma est encore vivante.

Elle ne dit plus rien, mais elle pourrait raconter bien des choses. Contrairement à moi, qui, à force de ressasser cette histoire, ne m'en souviens presque plus.

Je veux dire que c'est une histoire qui remonte à plus d'un demi-siècle. Elle a eu lieu et on en a beaucoup parlé. Les gens en parlent encore, mais n'évoquent qu'un seul mort – sans honte vois-tu, alors qu'il y en avait deux, de morts. Oui, deux. La raison de cette omission ? Le premier savait raconter, au point qu'il a réussi à faire oublier son crime, alors que le second était un pauvre illettré que Dieu a créé uniquement, semble-t-il, pour qu'il reçoive une balle et retourne à la poussière, un anonyme qui n'a même pas eu le temps d'avoir un prénom.

Je te le dis d'emblée : le second mort, celui qui a été assassiné, est mon frère. Il n'en reste rien. Il ne reste que moi pour parler à sa place, assis dans ce bar, à attendre des condoléances que jamais personne ne me présentera. Tu peux en rire, c'est un peu ma mission : être revendeur d'un silence de coulisses alors que la salle se vide. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai appris à parler cette langue et

à l'écrire ; pour parler à la place d'un mort, continuer un peu ses phrases. Le meurtrier est devenu célèbre et son histoire est trop bien écrite pour que j'aie dans l'idée de l'imiter. C'était sa langue à lui. C'est pourquoi je vais faire ce qu'on a fait dans ce pays après son indépendance : prendre une à une les pierres des anciennes maisons des colons et en faire une maison à moi, une langue à moi. Les mots du meurtrier et ses expressions sont mon *bien vacant*. Le pays est d'ailleurs jonché de mots qui n'appartiennent plus à personne et qu'on aperçoit sur les devantures des vieux magasins, dans les livres jaunis, sur des visages, ou transformés par l'étrange créole que fabrique la décolonisation.

Il y a donc bien longtemps que l'assassin est mort et trop longtemps que mon frère a cessé d'exister – sauf pour moi. Je sais, tu es impatient de poser le genre de questions que je déteste, mais je te demande de m'écouter avec attention, tu finiras par comprendre. Ce n'est pas une histoire normale. C'est une histoire prise par la fin et qui remonte vers son début. Oui, comme un banc de saumons dessiné au crayon. Comme tous les autres, tu as dû lire cette histoire telle que l'a racontée l'homme qui l'a écrite. Il écrit si bien que ses mots paraissent des pierres taillées par l'exactitude même. C'était quelqu'un de très sévère avec les nuances, ton héros, il les obligeait presque à être des mathématiques. D'infinis calculs à base de pierres et de minéraux. As-tu vu sa façon d'écrire ? Il semble utiliser l'art du poème pour parler d'un coup de feu ! Son monde est propre, ciselé par la clarté matinale, précis, net, tracé à coups d'arômes et d'horizons. La seule ombre est celle des "Arabes", objets flous et incongrus, venus "d'autrefois", comme



Éloge du métèque

Abnousse Shalmani

« Seriez-vous devenue écrivain sans l'exil ? » ;
« Vous considérez-vous française ou iranienne ? » ;
« Qu'est-ce qui demeure d'iranien en vous ? », etc.

Ce sont des interrogations qui reviennent souvent lors des rencontres en librairie, en salon, en bibliothèque qui ponctuent la sortie d'un livre. Il faut toujours écouter ses lecteurs, leurs questions formulent ce que vous n'osez pas énoncer, éclairent la part obscure de toute création, bousculent les certitudes de l'écrivain. Forcément, je m'interroge avec eux. Serais-je devenue écrivain sans la perte du pays natal ? Je voulais déjà écrire dès mon enfance iranienne, l'exil n'a été qu'un moteur de plus, un vécu supplémentaire, une autre histoire à raconter et peut-être une compensation de la perte du pays natal. Mais suis-je encore iranienne ? J'ai l'habitude de répondre que tout ce que j'ai d'iranien, la France lui est passé dessus, étant arrivée à Paris à huit ans sans avoir jamais plus revu Téhéran, ayant perdu ma

langue maternelle dans la bagarre pour m'approprier la langue française. Mais voilà : en ce mois de février 2019, où je débute la rédaction de cet éloge, c'est le quarantième anniversaire de la Révolution islamique. Le 11 février 1979, j'ai trébuché sur l'Histoire, je me suis retrouvée en morceaux et bientôt en exil. Cet exil a fait de moi une métèque.

Métèque, ce mot accolé à tout ce qui n'est pas d'*ici*, à tout ce qui fait peur, à l'exotisme, à l'aventure, à la méfiance, à la trahison, au déracinement, ce mot tranquillement balancé aux visages trop burinés, aux mains calleuses, aux esprits libres, aux athées, aux juifs, aux Noirs, aux métis, aux Arabes, aux étrangers, aux vagabonds, aux clochards, est l'un des plus beaux mots du monde.

C'est un mot qui me console, qui me rappelle que je flotte, que je ne possède que les racines que je me suis dessinées, que j'aurais beau m'accoler une nationalité, visible sur mes papiers d'identité, une langue parfaitement maîtrisée, une vie d'autochtone, je ne serais jamais qu'une métèque.

C'est un mot qui fait peur, métèque, mais c'est aussi un mot qui charme.

C'est un mot qui dit l'ailleurs, mais aussi le ver dans le fruit.

C'est un mot qui fait trembler les frontières, les réactionnaires, les conservateurs.

C'est un mot qui pourrait être le synonyme de cosmopolite, mais jusque dans le cosmopolitisme les castes prédominent, et le métèque joue souvent l'intouchable.

C'est un mot qui raconte la honte, le mouvement, la liberté et la solitude.

Métèque, le mot qui dit joliment l'ambition créatrice, les pieds dans la merde et la tête dans les étoiles.

Je suis une métèque, je participe de cette longue histoire de vagabondage, de larmes, de vol, de peur, d'ostracisme, de combat, de pas de côté. C'est ma mémoire et mon futur, c'est le seul lieu qui m'est permis, le seul lieu dont on ne pourra jamais me virer. Métèque est mon identité et ma poésie, ma chair et mon rire, ma force et ma faiblesse.

Faire l'éloge du métèque, c'est dire mon amour des sans-frontières, des sans-pays, des sans-terre. Mais c'est aussi raconter la souffrance et la solitude, les destins brisés et les cris perdus, c'est dire la xénophobie, c'est faire la nique aux préjugés, c'est accepter de ne jamais s'attacher à une terre.

Métèque, ce mot qui me définit et qui raconte une très longue histoire de passions, de départs sans retour, de splendeur, de suspicions, d'impossible et de liberté.

Car s'il me faut choisir une identité en ces temps où chacun est sommé de se présenter un drapeau

à la main, disant son origine nationale, ethnique, religieuse, sexuelle, ses préférences, le passé dont il se réclame, je choisis le métèque. Dans ce choix, il y a tout d'abord le refus absolu du déterminisme, social, historique, sexuel ou religieux ; ensuite, une passion pour la liberté qui demeure, à mes yeux, la seule voie possible vers l'autonomie. Et c'est ici que le bât blesse. Accéder à l'autonomie, c'est l'enfer : il est plus aisé d'être dépositaire de ses gènes que de se réinventer et de se choisir. Je crois que l'homme est naturellement porté à la paresse, et la proposition du métèque est un long chemin, solitaire et escarpé. Mais je refuse d'être mon ADN, je refuse de n'être qu'une suite de cellules héritées de mes parents, je refuse d'être entravée par la tradition, de n'être qu'une partie d'une communauté organique, faite de culture et de langue. Je refuse de n'être que le fruit pourri d'un déterminisme historico-génétique qui honnit le doute et la liberté. Si je choisis de me définir comme métèque, ce n'est pas seulement une provocation, c'est un sacerdoce et le plus beau chant d'amour que je connaisse. Ma seule idéologie est la liberté, ma seule ambition le monde, ma seule maison celle que je construis au fil de mes désirs.

Je suis et resterai une métèque, car rien ne pourra jamais mieux définir la somme de tous les morceaux dont je suis faite, au gré de ce dont j'ai hérité, de ce que j'ai appris, rejeté, aimé, pensé, désiré. Je suis une

métèque et c'est le plus bel hommage que je peux rendre à tous ceux qui traînent la nostalgie d'une terre où ils sont nés et qui n'aura jamais le visage qu'ils fantasment; à ceux qui vagabondent entre les rives en espérant y découvrir un refuge; à ceux qui savent que rien ne définit mieux l'Homme que ses choix; à ceux qui sont tombés pour des nations hier inconnues à leur cœur, pour défendre une idée toute simple: que chacun puisse vivre, respirer, choisir, selon le flot de ses désirs sans être limité par le sang, le nom ou la tradition.

Je suis une métèque, car personne ne me permettra jamais d'être autre chose. C'est peut-être le plus beau cadeau que m'a fait l'exil: devenir cet être difforme, mais libre.



<https://www.youtube.com/watch?v=DHl069F8KBI>

<https://www.youtube.com/watch?v=qvKXkTaaWTg>